

Anaphore et déixis chez Camus: le jeu de cet auteur

H. Peter Edwards

[Communication préparée pour le cours de linguistique de texte et présentée dans le cadre des colloques des gradués en novembre 1987.]

Comme l'indique le titre, ce travail va s'intéresser au célèbre auteur algérien, Albert Camus. Nous avons dû nous en tenir à deux chapitres de *La peste* (1947), le premier et le dernier, que nous appellerons ici, respectivement, segment I et segment II.

Dans leur *Guide alphabétique de linguistique française*, Arrivé, Badet et Galmiche décrivent l'anaphore grammaticale ainsi (1986:63): "...l'*anaphorisant* est représenté par un morphème grammatical qui joue le rôle de substitut (pronom) ou qui permet la reprise (démonstratif): *Paul est mécontent, il s'en va; Il était une fois un chien. Ce chien...*". En regardant notre titre, on trouve l'anaphorisé, "Camus", désigné par l'anaphorisant, "cet auteur". L'anaphore grammaticale comprend un nombre important de substitutions effectuées au cours de ces deux chapitres de *La peste*, mais d'un intérêt plus grand sont peut-être les anaphores sémantiques. Les auteurs du *Guide* disent: "...la relation anaphorique recouvre également des phénomènes plus ou moins complexes qui impliquent une analyse du sens des éléments concernés; ainsi, dans *nous avons perdu notre chat, nous avons longtemps cherché avant de le retrouver. L'aventure s'est bien terminée*, le syntagme *l'aventure* reprend l'ensemble de la phrase antérieure..." (:63). Nous voulons ajouter et souligner le fait que nous comptons aussi sur ce que ces mêmes auteurs appellent la synonymie référentielle (:664). Ainsi, dans *Louis XIV, monarque absolu, protecteur des arts*, les syntagmes *monarque absolu* et *protecteur des arts* sont des anaphorisants du bon roi bourbon.

En ce qui concerne la déixis, si on lit "le je de cet auteur"—"je", pronom personnel, au lieu de "jeu", substantif—, c'est un exemple d'un déictique. Non pas dans le titre même, parce qu'il est employé comme nom, "le je", mais si on l'entend ou le lit dans un texte employé pour désigner une personne, à savoir celle qui produit le texte oral ou écrit, c'est un déictique parce que le référent n'est défini que par la situation d'énonciation. Je dis "je": puisque c'est moi qui le dis, il est compris que je suis le référent. Notre emploi de ce terme, il est vrai, diffère un peu de celui d'Arrivé et de ses collègues (:208). Eux, ils distinguent nettement entre un déictique et un embrayeur; c'est-à-dire qu'ils considèrent "je" comme embrayeur, car il est identifié par le fait que c'est moi qui énonce la phrase, et non pas par un élément de monstration. Pourtant, à la fin de leur article, ils ajoutent la remarque suivante: "Certains auteurs utilisent de façon indifférente *embrayage* et *déixis, embrayeurs* et *déictiques*". Greimas et Courtés (1979:86-87) figureraient parmi ces certains, car ils disent: "...les *déictiques*...sont des éléments linguistiques

qui font référence à l'instance de l'énonciation et à ses coordonnées spatio-temporelles: je, ici, maintenant". Au moins en ce qui concerne la déixis, nous devons avouer que nous sommes plutôt du côté de Greimas et de Courtés.

Ceci dit, lançons-nous dans l'étude du texte et commençons par un exemple de l'anaphore sémantique. Dans le segment II, il y a un moment où le docteur Bernard Rieux, acteur principal du récit, est empêché de faire une visite chez un de ses malades. Il y a un barrage d'agents dans la rue et un homme caché dans une des maisons qui tire sur les passants. Un car arrive avec le matériel nécessaire pour mettre fin à la situation. On entend plusieurs coups, des tirs de mitraillettes, les agents prennent la maison et l'homme est arrêté et emporté. Toute cette suite d'actions est ensuite reprise par l'anaphore sémantique "l'événement" dans "Comme si l'événement avait secoué la torpeur où s'endormait le quartier" (lignes 149-50).

Ceci est très direct et peu compliqué. Considérons maintenant un cas un peu plus complexe: les anaphores qui s'effectuent pour représenter un des acteurs dans ce segment, et prenons comme exemple le cas de Cottard. Puisque ce personnage a déjà figuré un peu partout dans le récit et qu'il y a sans doute une permanence actorielle, assurée justement par l'emploi d'anaphores grammaticales et sémantiques, on pensera peut-être que toute référence ici constituera un cas d'anaphorisation. Cependant, ce n'est pas nécessairement le cas. A la page 274, à la ligne 39 de ce segment, le narrateur introduit, ou réintroduit, l'acteur Cottard dans le texte: "Mais, il est un de nos concitoyens au moins pour lequel le docteur Rieux ne pouvait parler". Or, ceci n'explique pas grand-chose; nous ne savons pas s'il s'agit d'un concitoyen déjà paru dans le récit, ou si le narrateur va développer le rôle d'un nouveau personnage. On n'est pas sûr s'il s'agit d'une anaphore ou d'une cataphore: le lecteur ne voit que les deux pronoms "un" et "lequel". Mais il continue: "Il s'agit en effet de celui dont Tarrou avait dit un jour à Rieux: 'Son seul vrai crime, c'est d'avoir approuvé dans son coeur ce qui faisait mourir des enfants et des hommes. Le reste, je le comprends, mais ceci, je suis obligé de le lui pardonner'. Il est juste que cette chronique se termine sur lui qui avait un coeur ignorant, c'est-à-dire, solitaire". Manifestement, on doit savoir maintenant de qui il s'agit: c'est l'anaphorisation de l'acteur Cottard.

Quand même, cette absence originale d'identité n'est peut-être pas sans importance, car elle sera reprise tout de suite après. Voyons la liste des références que le narrateur emploie pour cet acteur:

Partie 1

- | | |
|----|-----------------------|
| 39 | un de nos concitoyens |
| 39 | lequel |

Partie 2

- | | |
|----|-----------------------|
| 40 | celui dont |
| 41 | (Son seul vrai crime) |
| 42 | son (coeur) |

45	lui qui
<u>Partie 3</u>	
48	(la rue de Grand et de) Cottard
53	un fou qui tire [n.b. "fou"]
<u>Partie 4</u>	
78	(la fenêtre de) Cottard
79	Cottard
<u>Partie 5</u>	
81	l'(amuser)
82	il tire
85	a-t-il tiré
89	un fou, quoi [n.b. "fou"]
105-06	(la fenêtre) de Cottard
131-32	un petit homme en bras de chemise qui criait
135	le petit homme
137	il
138	lui
<u>Partie 6</u>	
140	C'est Cottard
140	Il est devenu fou
141	Cottard
142	le tas qui gisait à terre
158	Cottard
159	le visage de ce dernier
218	Cottard

Comme nous l'avons constaté, lorsque le narrateur parle de celui "qui avait un coeur ignorant", il parle de Cottard. Mais dès qu'on se lance dans la suite des événements, l'identité est perdue de nouveau, comme elle l'avait été à l'introduction de cet acteur. Dans la liste des références, nous avons divisé ce segment en six parties, au cours desquelles il s'effectue un jeu d'identification et de non-identification. Dans la première partie, lignes 39-40, le narrateur n'identifie pas celui dont il parle. C'est la deuxième partie, lignes 40-46, qui, grâce à la cataphore, nous permet de comprendre *a posteriori* qu'il s'agit de Cottard. Dans la troisième partie, lignes 47-77, nous savons tout simplement qu'il y a un fou. Cottard est mentionné, mais circonstanciellement dans "la rue de Grand et de Cottard". Dans la quatrième partie, lignes 78-79, Grand parle explicitement de Cottard, mais sans établir une identité entre le fou et son ami; il dit seulement: "C'est la fenêtre de Cottard [...] Mais Cottard a pourtant disparu". Puisqu'il s'agit de la fenêtre de Cottard, et que le narrateur a déjà signalé son intention de terminer sa chronique sur cet acteur, le lecteur pourrait à la rigueur se douter d'une telle identité, mais il pourrait aussi bien penser que Cottard est ôtage; la possibilité de co-référence reste donc aléatoire. Dans la cinquième partie, lignes 80-139, le narrateur revient au fou non identifié, et il est très intéressant de

noter que le lexème "fou" réapparaît à la ligne 89. Enfin, dans la sixième partie, lignes 140 et suivantes, Grand dit: "C'est Cottard". Le pronom "ce" anaphorise le fou qui a tiré, et la copule l'unit, l'identifie avec "Cottard". Comme si ce n'était pas suffisant, Grand explicite: "Il est devenu fou", et le lexème "fou" nous renvoie encore aux troisième et cinquième parties où il était question de non-identification. Par cataphore, le lecteur comprend maintenant que c'est bien Cottard qui a tiré. Notons simplement que cette cataphore peut sembler tardive à la fin d'un récit, après de nombreuses références à cet acteur.

Maintenant, prenons un autre cas particulier, sorti encore du segment II: celui de l'agent, ou des agents, de police. Les références que nous avons à ceux-ci sont les suivantes:

49 - 50	un barrage d'agents
53	l'agent
63 - 64	un cordon d'agents
64	celui qui
65	lequel
67	des agents, le revolver au poing, tapis dans les portes
80	l'agent
82	ceux
83	un agent
97	des agents
108	Les voilà
109	des policiers
111	ils s'(engagèrent)
118	les agents
125 - 126	trois agents...s'(engouffrèrent)
127 - 128	trois autres s'(y précipitèrent)
135	les barrages
137	les agents
137 - 138	un agent s'(approche)
139	ses (poings)
141	l'agent
141 - 142	son (pied)
145	l'agent
[on	5 fois]

(On notera que, pour raccourcir la liste, nous avons noté à la fin le nombre de fois que le pronom personnel "on" est employé. Ceci n'est toutefois pas sans importance et sera examiné plus bas.)

Considérons d'abord le fait qu'aucun des agents n'est jamais identifié, ni même celui qui parle avec le docteur. Il y a toujours un agent—quoique déterminé parfois par "le"—, trois agents ou un nombre indéfini d'agents. Lorsque le lecteur voit "un agent", il ne saurait croire qu'il s'agit toujours du même homme. Lorsqu'il s'agit de plusieurs agents—"barrage d'agents", "cordon d'agents", "les agents", "Des policiers", etc.—, le

narrateur nous offre plutôt un ensemble non identifié qui agit comme un seul acteur. Même lorsqu'on lit "l'agent", on ne doit pas croire que c'est toujours le même, car c'est ou bien "l'agent" qui parle avec le docteur, ou "l'agent" qui donne des coups de pied à Cottard, ou encore "l'agent" qui dit "Circulez!" Notons aussi le nombre de fois que le pronom (im)personnel "on" représente un agent ou tous les agents: "On l'empêchait de passer" (ligne 56); "Pourquoi tire-t-on?" (ligne 80), où le docteur aurait pu demander "Pourquoi tirez-vous?" ou "Pourquoi tirent-ils?" A la ligne 81, le policier dit deux fois "on" au lieu de "nous": "On est en train de l'amuser" et "On attend un car". Egalement à la ligne 86: "On ne sait pas" pour "Nous ne savons pas". En effet, on ne lit jamais "nous" ou "vous" pour les agents. Les pronoms sont toujours de la non-personne. Posons, alors, qu'à l'égard des agents de police, l'effet est celui de créer une unité. Peu importe le nombre ou l'identité particulière: c'est un tout, un uniforme presque sans visage, qui ne peut être divisé en acteurs individuels.

Passons à l'étude du portrait des citoyens de la ville, qui va possiblement nous révéler un aspect surprenant du roman de Camus. Évidemment, chaque fois que le narrateur fait référence à un acteur humain, y compris à lui-même, on pourrait dire qu'il s'agit d'une anaphore au moins partielle des citoyens de la ville, mais nous ne voulons traiter ici que les instances de référence plus ou moins complète, où le narrateur parle de la population en général. Voici la liste des références que nous avons relevées:

Segment I

28	Nos concitoyens
29 - 30	Ils s'(intéressent)
30	ils s'(occupent)
33	ils (aiment)
39 - 40	des plus jeunes... des plus âgés...
44	notre ville
52 - 54	Oran...est...une ville sans soupçons...une ville tout à fait moderne
56	Les hommes et les femmes
75	toute une population
81	notre cité
84	notre ville
88	notre population franche, sympathique et active
90 - 91	Cette cité...sans âme
99	nos concitoyens
100	nous
120 - 121	tous les personnages de cette chronique
[on	7 fois]
[ils	9 fois]
[leurs	2 fois]
[se	12 fois]

Segment II

7	la plupart de ses concitoyens
11	ses compagnons de peste
20	les hommes, ses concitoyens
23	ses concitoyens
29	ses concitoyens
34	des pestiférés
36	des autres
38	tous
39	nos concitoyens
43	des enfants et des hommes
182	les autres
193	ils sont (bien toujours) les mêmes
217	la ville
229	ces pestiférés
244	cette foule en joie
[ils	8 fois]
[se	1 fois]
[leur	1 fois (possessif)]
[leur	1 fois (éthique)]
[les	2 fois]

Cherchons d'abord les emplois figurés. Ceux qui sautent aux yeux sont les références où la ville représente la population. On peut dire qu'il s'agit là d'une personnification de la ville, ou bien qu'il s'agit d'un cas de métonymie, un peu comme si l'on dit: "Il a terminé son assiette". Le contenu est désigné par le contenant (Arrivé et al. 1986:389). Or, si la ville n'est pas exactement un contenant et la population un contenu, le cas est tout de même analogue. Parmi ces instances, nous relevons dans le segment I: "Oran...est...une ville sans soupçons...une ville tout à fait moderne" (52-54), "notre cité" (81) et "notre ville" (84). Enfin, nous avons un exemple intéressant de référence à la fois à la ville comme ensemble de bâtiments et de rues et à la ville comme population humaine: "Cette cité sans pittoresque, sans végétation et sans âme" (90-91). Dans le segment II, nous trouvons "La ville les salua" (217).

Passons maintenant à un autre aspect que l'étude des anaphores nous révèle. Réintégrons dans le texte les exemples à partir de la ligne 28:

Nos concitoyens travaillent beaucoup, mais toujours pour s'enrichir. Ils s'intéressent surtout au commerce et ils s'occupent d'abord, selon leur expression, de faire des affaires. Naturellement, ils ont du goût aussi pour les joies simples...

Jusqu'ici, on comprendra que le narrateur parle de tous les citoyens de la ville, ou du moins de tous ceux et de toutes celles qui ont atteint l'âge de la majorité. Selon l'interprétation individuelle, les seules exceptions seront celles des enfants et des gens qui ne sont pas en état de travailler. Mais le

texte continue: "...ils aiment les femmes, le cinéma et les bains de mer". Avant de lire cette phrase, on croirait que l'emploi du masculin, pour désigner la population en général, est naturel, conventionnel, sans rien d'extraordinaire. Mais, par "ils aiment les femmes", le texte définit, identifie le pronom "ils" avec un sens beaucoup plus restreint: il ne s'agit plus que des hommes. Plus tard, il est vrai, pour "préciser la façon dont on s'aime chez nous", le texte continue aux lignes 56-58: "Les hommes et les femmes, ou bien se dévorent rapidement dans ce qu'on appelle l'acte d'amour, ou bien s'engagent dans une longue habitude à deux". Cependant, si le narrateur avait dit tout simplement "les hommes", cette phrase aurait quand même eu quelque chose d'insolite et d'inattendu. N'est-ce pas qu'il se voit obligé de préciser "femmes" en même temps que "hommes"? Il n'y a pas lieu de faire la chasse aux sorcières en disant que l'emploi de pronoms et d'adjectifs au masculin pluriel indique une optique sexiste, car, nous l'avons dit, ce n'est qu'une convention langagière, et la langue, tout comme la noblesse, oblige, mais jetons un coup d'oeil sur le segment II où, chose étonnante, nous trouvons à la ligne 20: "il...a voulu rejoindre les hommes, ses concitoyens", et aux lignes 42-43: "ce qui faisait mourir des enfants et des hommes". Les femmes ne mouraient donc pas? Encore une fois, nous ne voulons pas chercher midi à quatorze heures, mais nous venons de voir ce qu'il y a comme anaphores pour les concitoyens; considérons maintenant ce qu'il n'y a pas: sauf l'exception déjà citée des hommes et des femmes et de l'acte d'amour, le narrateur n'explicite jamais "femmes" au cours de ces deux segments. Il ne parle pas de "gens" non plus, ou plutôt, lorsqu'il en parle, c'est dans un sens virtuel et non pas concernant la population réelle d'Oran.

[...]

Abordons la question épineuse des déictiques et des anaphores employées pour désigner le narrateur. Évidemment, dans le cas de discours rapporté, on pourrait coller l'étiquette "déictique" à toutes les instances de "je", "vous" et "ici"—du moins au sein du discours rapporté—et déclarer terminée notre tâche. Mais il se présente un cas très particulier, qui est celui du narrateur, et c'est celui-ci que nous aimerions analyser davantage.

Le cas se présente justement parce que, à la fin de cette chronique, au dernier chapitre, le narrateur se révèle être l'acteur principal, le docteur Bernard Rieux. Or, le docteur nous est présenté toujours sous la guise de la non-personne, c'est-à-dire, "il". En outre, il faut noter que le narrateur se désigne toujours à la non-personne. Pourtant, paradoxalement, après cette révélation tardive, nous pouvons considérer rétrospectivement toute référence à la non-personne—anaphorique—concernant le docteur et le narrateur comme étant un "je" caché. Voici les références:

Nous/nos/notre

(segment I)

28 Nos (contitoyens)

81	notre (ville)
88	notre (population)
99	nos (concitoyens)
100	nous
(segment II)	
130	nos (concitoyens)

Non-personne

(segment I)

111	le narrateur, qu'on connaîtra
118	le narrateur...a donc les siens
[il	6 fois]
[son/ses	4 fois]
[l'	3 fois]
[se	2 fois]

(segment II)

1 - 2	le docteur Bernard Rieux
2	il...est l'auteur
7	ses (concitoyens)
24	la sienne
29	ses (concitoyens)
39 - 40	le docteur Bernard Rieux
49	le docteur Rieux
53	docteur
54	vous
64	les [Rieux et Grand]
66	ils [Rieux et Grand]
90	ils [Rieux et Grand]
107	le docteur
109	leur (dos) [Rieux et Grand]
121	leur (place) [Rieux et Grand]
143 - 144	le docteur
148	le docteur
152	au docteur
168	votre (collègue), docteur
170	eux [Rieux et le vieux malade]
172	le docteur
187	ne craignez rien [sujet Rieux implicite]
189	le docteur
191	j'
192 - 193	vous...votre (aise)
195	Dites, docteur
226 - 227	le docteur Rieux
[Rieux	17 fois (seul)]
[le, l'	2 fois]
[il	26 fois]
[se	8 fois]
[lui	7 fois]

[son 13 fois (y compris ses, sa)]

Il est intéressant de noter les instances aux lignes 28, 81, 84, 99 et 100, où le narrateur emploie soit "nous", soit "nos" ou "notre" pour s'inclure dans la population. Ces mêmes exemples ont figuré dans la liste des références pour les citoyens d'Oran. En effet, ce sont plutôt des anaphores des citoyens, mais, puisqu'elles contiennent un déterminant possessif, ce sont aussi des références au narrateur. Pour cette raison, elles sont considérées maintenant. Ce que nous voulons signaler, c'est que dès le segment I, le narrateur nous fait savoir qu'il fait partie de cette population; nous ne savons simplement pas qui c'est. Toutefois, ce sont les expressions qui désignent le narrateur dans ce texte.

Après s'être inclus dans la population, le narrateur, faisant volte-face référentielle, recourt à la non-personne pour se désigner, pour se distancier du récit qui va commencer. Il mentionne ensuite "le narrateur" (ligne 118), "son rôle" (119), "il" à plusieurs reprises.

Ensuite, commence le récit. Sans vouloir intégrer le récit de cette chronique dans notre étude, il n'est peut-être pas oiseux de signaler le fait que le docteur Bernard Rieux—le narrateur—y est toujours désigné à la non-personne. Le premier paragraphe de la chronique commence ainsi:

Le matin du 16 avril, le docteur Bernard Rieux sortit de son cabinet et buta sur un rat mort, au milieu du palier. Sur le moment, il écarta la bête sans y prendre garde... (lignes 1-5).

Au début du segment II, on lit:

Cette chronique touche à sa fin. Il est temps que le docteur Bernard Rieux avoue qu'il en est l'auteur. Mais avant d'en retracer les derniers événements, il voudrait au moins justifier son intervention et faire comprendre qu'il ait tenu à prendre le ton du témoin objectif.

Toujours la non-personne. Mais notons ceci: on pourrait substituer "je" à "il", "mon" à "son", chaque fois que le narrateur les emploie, sans nuire au sens du récit. Le seul effet que cela produirait, c'est de ramener la relation des événements à un niveau beaucoup plus personnel. Ce jeu, l'emploi de la non-personne avec un sens déictique, semble rompre tout à fait avec les lois de la sémantique et de la cohérence textuelle. Néanmoins, il est sûr que la motivation d'un tel emploi de la non-personne, d'anaphores à la place de déictiques, est d'assurer—c'est le docteur qui nous le dit—"le ton du témoin objectif", de garder "une certaine réserve, comme il convient à un témoin de bonne volonté", "pour rapporter ce qu'il avait vu et entendu...avec la retenue désirable". Manifestement, cet emploi est un outil langagier à la fois intéressant et intéressé; une raison de plus de ne pas vouloir clouer des sens et des règles intangibles aux éléments linguistiques et au discours. Les bons écrivains, les locuteurs spirituels

vont toujours nous donner des raisons pour dire: "Oh! ce n'est pas exactement cela. Il faudra refaire tout cela".

Une étude de cette sorte ne peut être que partielle. Nous n'avons voulu tenter de mettre en relief que quelques points saillants qui se présentent dans ces deux chapitres de *La peste*. Nous n'avons même pas épuisé complètement ces deux segments. Sans doute une étude plus approfondie du récit entier nous révélerait-elle beaucoup plus encore de l'emploi que fait Camus de l'anaphore et de la déixis.

Toutefois, il ne faut pas surestimer le rôle de ces deux outils: nous avons vu quelques-uns des jeux qu'ils nous permettent, mais ce ne sont que deux éléments de la discursivité.

Il est peut-être important de souligner aussi le rôle du texte dans cette sorte d'études; on ne peut trop le valoriser. Il nous fait découvrir des facettes fascinantes auxquelles nous n'aurions peut-être pas pensé sans son intervention, et il nous permet de voir où nos règles, nos explications sont peut-être un peu trop rigides. Peut-être devrions-nous affixer à la fin de chaque règle que nous établissons: "Sauf exceptions".

L'importance d'une étude de cette sorte reste dans les régions inconnues qu'elle nous révèle. Si l'étude linguistique doit nous aider à découvrir quelque chose, cela doit être que l'étude n'en finit jamais. La linguistique de texte ne diffère pas tellement de la biologie du XIXe siècle: petit à petit, nous allons rassemblant des données sur la vie de la langue. A force de comparer, de faire des tentatives de systématisation, nous pourrions établir des espèces et des familles textuelles. Seulement, la langue est d'une souplesse remarquable. Elle sait changer beaucoup plus rapidement que la vie biologique; chaque locuteur et chaque écrivain peut à la rigueur créer une nouvelle forme de vie langagière. Rien ne l'oblige à s'en tenir aux formes—aux règles— que nous avons déjà observées. Il n'y a peut-être pas lieu, enfin, de dire que toute anaphore sera la même, que tout déictique aura telle ou telle forme, que les éléments linguistiques feront toujours comme nous disons; non pas dans le cas d'une littérature aussi nuancée que celle de Camus et de nos autres auteurs, non pas dans le cas d'une langue aussi riche que la française.

OUVRAGES CITÉS

Arrivé, Michel, Françoise Gadet et Michel Galmiche. 1986. *La grammaire d'aujourd'hui: guide alphabétique de linguistique française*. Paris: Flammarion.

Camus, Albert. 1947. *La peste*. Paris: Gallimard.

Courtés, Joseph et A.J. Greimas. 1979. *Sémiotique: dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Collection Langue, linguistique, communication. Paris: Hachette.

H.P.E.